

Nous avons tous origine commune ;  
 La Vertu seule a droit de distinguer les rangs,  
 Et l'on ne voit que les méchants  
 S'enorgueillir de leur fortune.

*Par M. de la Garde.*

### A V I S.

*A* MESSIEURS de la Faculté  
 De la salubre Médecine,  
 Docteurs fourrés en hiver, en été,  
 De peaux de lapin ou d'hermine,  
 Il n'importe ; l'habit ne fait pas la doctrine,  
 Ni le plumet l'homme de qualité.

Dignes suppôts d'Hippocrate, Avicène,  
 De Gallien, d'Averroës ;  
 Vous qui, pour le secours de la nature humaine,  
 De la réglisse, l'aloës,  
 De la rhubarbe, de la manne,  
 De la guimauve, du pas-d'âne,  
 De la casse, du quinquina,  
 De l'agaric, & cætera,  
 Recherchez les vertus occultes  
 Pour guérir, moitié par hasard,  
 Moitié par vos soins & votre art,  
 Grands & petits, vieillards, adultes ;  
 D'un important & salutaire avis

Cv

58 **MERCURE DE FRANCE.**

Que vous donne aujourd'hui Dame de haut pa-  
rage,

Si vous savez faire un adroit usage,  
Vous obtiendrez renom & grands profits.

Tout mal contre lequel échoue  
Votre art ténébreux, incertain,  
Sera guéri d'un tour de main;  
Et la Mort qui de vous se joue,  
Sera contrainte de laisser  
Jouir encor de la lumière,  
Tel qui, finissant sa carrière,  
Etoit tout prêt à trépasser.  
Le hasard & l'expérience  
Sont & seront dans tous les temps  
Les plus solides fondemens  
De la galénique science:  
Croyez donc l'effet éprouvé  
D'un remède au hasard trouvé:

Certaine jeune & charmante Comtesse \*

Chez qui tout plaît, tout intéresse,  
Dont on prise l'esprit, les grâces, la beauté,  
Mais plus encor les vertus, la conduite  
Et les soins peu communs de la maternité, \*\*  
A son dernier moment réduite,

---

\* Mde la Comtesse de S. . . , Dame de Mesdames.

\*\* Elle a nourri ses enfans.

Expirant & n'en pouvant plus,  
 Par son Curé bien exhortée,  
 Des médecins abandonnée,  
 Alloit dire son *in manus*.

Heureusement notre Comtesse aimable  
 Etoit à l'abri des terreurs

Qui troublent une ame coupable,  
 Dans cet instant de remords & d'horreurs.

Elle avoit conservé sa tête ;  
 Son corps seul étoit languissant ;  
 Mais au reste , l'esprit présent ,  
 Avec courage elle s'apprête

A voir ce pays inconnu ,

Plus loin de nous que n'est le bôut du monde ;

Et pourtant où l'on est rendu

Souvent en moins d'une seconde.

Bref , sans crainte & sans repentir ,

Pour ce voyage on la voyoit partir.

Il en est peu de cette étoffe.

Notre Comtesse nous fait voir

Que c'est bien moins l'étude & le savoir

Que la vertu , qui font le philosophe.

Mais , malgré cette fermeté ,

Chez les hommes , chez le beau sexe ,

Dans cet état dangereux & perplexe ,

Le cri de la Nature est encore écouté.

De la comtesse il vient frapper l'oreille :

Elle s'émeut ; & ce n'est pas merveille.

C vj

40 MERCURE DE FRANCE.

Jeune, chérie, à la fleur de ses ans,  
 Il est dur de quitter amis, époux, enfans,  
 Etat brillant qui séduit, intéresse,  
 Adorateurs que l'on n'écoute pas,  
 Mais qui nous rappellent sans cesse  
 Le souvenir flatteur de nos appas.  
 Par un instinct de la Nature,  
 Tranquille, en attendant sa fin,  
 D'une voix cassée & peu sûre  
 Elle demande... Eh quoi! .. le médecin?...  
 Quelque julep?... quelque nouveau remède?  
 Non, non; ces drogues n'y font rien.  
 Elle demande un bon musicien,  
 Et veut entendre un intermède  
 De comédie ou d'opéra.  
 On demeure interdit; chacun n'osa rien dire...  
 A ce propos, qu'on prend pour l'effet d'un délire,  
 On ne sait si l'on répondra.  
 Mais elle insiste, & d'un ton de maîtresse  
 Ordonne: on obéit; alors chacun s'empresse,  
 Et bientôt dans sa chambre arrive un violon.  
 Qui peut imaginer son trouble & sa tristesse?  
 Il ne peut voir la mourante Comtesse,  
 Sans une tendre émotion.  
 De ses languissantes prunelles  
 S'échappoient quelques étincelles,  
 Seuls restes de ces feux si beaux  
 Où l'Amour avec l'Hyménée,  
 Pour embellir sa destinée,

Avoient allumé leurs flambeaux :  
 Tels , du soleil se plongeant dans les eaux ,  
 On voit quelques rayons qui s'ouvrent un pas-  
 sage

Et dont l'éclat encor nous éblouit ,  
 Au travers d'un épais nuage  
 Qui dérobe à nos yeux la lumière qui fuit.  
 Enfin , pressé par la maladie ,  
 Le violon tout interdit ,  
 En se rapprochant de son lit,  
 Joue , en tremblant , sa sérénade.

O merveilleux effet d'un harmonique son !  
 Sur ses nerfs aussi-tôt la Comtesse surprise

Epreuve une vibration

Qui commence une heureuse crise.  
 Son œil s'anime , & sa débile voix  
 Se raffermie , les langueurs cessent ,  
 A mesure que sous les doigts  
 Et sous l'archet les sons renaissent.  
 Enfin , pour le dire en un mot ,  
 Un quart d'heure de symphonie  
 Guérit & rappelle à la vie

Notre Comtesse , & fait la Faculté capot.

De cette heureuse expérience  
 On peut tirer la conséquence  
 Que loin de purger , de saigner ,  
 Suivant la routine vulgaire ,  
 Loin d'avoir à sa suite un triste apothicaire ;

62 MERCURE DE FRANCE.

Tout médecin devrait se faire accompagner ,  
Dès qu'il est appelé près de femme jolie ,  
    Quelle que soit la maladie ,  
D'un violon , d'un fluteur , d'un harpeur ;  
Bien assuré qu'il n'est point de vapeur ,  
    De maux de nerfs & de jaunisse  
    Que la musique ne guérisse ,  
Et que chez le beau Sexe adroit , tendre , rusé ,  
    Pour un mal souvent déguisé  
    Dont on s'alarme , on s'inquiète ,  
Les plaisirs font toujours la meilleure recette. \*

---

*Histoire de la vie de M\*\*\* , poëme en  
quatre chants , par lui-même.*

C H A N T I.

*Mon état.*

J E ne suis rien & rien ne veux être ;  
Que le maître de rien : c'est-à-dire , mon maître.

C H A N T I I.

*Mon train de vie.*

Loin de cet âge heureux des brillantes conquêtes \*\*

---

\* Ce conte a , par-dessus beaucoup d'autres , le mérite de la vérité.

\*\* L'Auteur a 33 ans.

Les Grâces & les Arts nourrissent mes desirs.  
 Mes affaires sont des plaisirs,  
 Et tous mes instans sont des fêtes.

## C H A N T III.

*Mon adresse.*

Si vous ne me trouvez dans les bas du Parnasse ;  
 Passez à Guide ou chez Momus :  
 Allez enfin, s'il n'est point là de V\*\* ,  
 Ou chez Morphée ou chez Comus.

## C H A N T IV.

*Mon épitaphe.*

Cy gît l'égal d'Alexandre,  
 Moi, c'est-à-dire un peu de cendre.

*Épitaphe de M. de la Condamine.*

Son cœur avec excès aima la vérité ;  
 Ses travaux, ses vertus assurent sa mémoire ;  
 Il vécut assez pour la gloire,  
 Et trop peu pour l'humanité.

*Par M. Houzeau, ci-devant secrétaire  
 de M. de la Condamine.*

---

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du premier vol. du mois d'Avril 1774, est *Toison*; celui de la seconde est *la Bonde des étangs*; celui de la troisième est *la Puce*; celui de la quatrième est *Soufflet*. Le mot du premier logogryphe est *Moineau*, où se trouvent *moi, eau, âne, oui & Moine*; celui du second est *Mariage*, dans lequel se trouve *Mari, mari, magie, gai, ami, maigre, rime*; celui du troisième est *Folie*, où l'on trouve *lof, lie, oie, foie, le, if & fole*; celui du quatrième est *Crâns*, où se trouve *Ane*.

---

### É N I G M E.

T rès-long-temps j'ai vécu sans que j'eusse de  
frère.  
Je m'en vois un pourtant, dont je n'avois que  
faire.  
Il est donc mon cadet ? Point du tout, mon ju-  
meau,  
Jumeau plus ressemblant que ne sont gouttes  
d'eau.  
Mercure étoit moins bien l'infortuné *Softe*,



Menechmes & Jumeau frais venu d'Italie  
 Se distinguent bien mieux. Un très-différent sort  
 Nous attend l'un & l'autre , & c'est par notre  
 mort

Que nos droits sont réglés. Hélas ! la survivance  
 Ne nous vaut pas toujours une bien bonne chan-  
 ce.

Tu demandes , lecteur , si nous sommes amis ?  
 Eh ! mais oui , quelquefois. Plus souvent ennemis.  
 Dans l'un & l'autre cas portant tout à l'extrême,  
 On peut haïr autant , on n'aime plus de même.  
 Amis : Pilade , Oreste étoient moins généreux.  
 Et l'un de nous toujours se trouve fort heureux.  
 Si , courant à la mort & certaine & punie ,  
 De son frère en péril il peut sauver la vie.  
 Ennemis : on nous voit avec soldats de cœur  
 Nous livrer maints assauts , & , dans notre fureur  
 Qui vis-à-vis redouble , abdiquant l'avantage  
 Promis au survivant , mépriser le passage  
 De la vie à la mort , dans l'espoir incertain  
 De causer à ce frère un plus mauvais destin.

*Par M. F\*\* , de Blois.*

## A U T R E.

**E**NFANT d'une haute science,  
 L'Intérêt & la Défiance  
 M'ont pris pour juge de l'Esprit :  
 Je l'apprécie & le balance.  
 Plus je me cache en sa présence,  
 Plus haut son mérite est inscrit,  
 Mais plus je coûte de finance.  
 A qui mon arrêt par écrit  
 Est délivré, la loi prescrit  
 La plus exacte obéissance.  
 Le patient sans résistance  
 A la taxe toujours souscrit,  
 Et met en moi sa confiance.

*Par M. de B... des ponts & chaussées.*

## A U T R E.

**F**ILLE du plus charmant des Dieux,  
 La nuit comme le jour je ne suis point tranquille ;  
 Mon père, dit-on, est sans yeux,  
 Mais pour moi j'en ai plus de mille.

*Par M. Houllier de St Remi.*

---

A U T R E.

Nous sommes quatre sœurs ; je suis la plus fri-  
ponne ,

Et tout ce que j'ai , Dieu merci ,

On me le prend , ou je le donne ;

Pourquoi , sexe charmant , ne pas agir ainsi ?

*Par le même.*

---

L O G O G R Y P H E.

Avec trois pieds , lecteur , je te présente  
Un grand fleuve , fameux par les débordemens :  
Renverse-les : je deviens une plante  
D'où les Anciens tiroient leurs plus beaux vête-  
mens.

*Par M. J. P. F. , de Nîmes.*

---

A U T R E.

Pris tout entier , je suis un instrument ;  
Décomposé , je suis tout autre chose :

68 MERCURE DE FRANCE.

Sans la moindre métamorphose,  
Je deviens à la fois animal, élément.

*Par M. V. de P., fils.*

---

A U T R E.

**D**es divers animaux je suis la couverture ;  
Choisis mon premier tiers, lecteur ; tu trouveras,  
Sans te causer grand embarras,  
Une bête à deux pieds d'une fière encolure.  
Il ne faut que rêver un peu  
Sur ces combinaisons qui sont assez gentilles ;  
Car m'ôtant tête & cou, je ne suis plus qu'un jeu  
Qui plaît souvent aux jeunes filles.

---

A U T R E.

**J**i suis fort doux, dans mon entier,  
Dans l'une de mes parts, fort rude & fort sa-  
vage ;  
Evêque & Saint. Dans mon autre partage,  
En latin, je sers à lier.

*Par M. Ricatte d'Huillier.*

---

**NOUVELLES LITTÉRAIRES.**

*Les Princes d'Arménie*, nouvelle par M. d'Uffieux, in 8°. , prix 2 liv. 8 sols.  
A Paris, chez Dufour Libraire, rue  
St Jean de-Beauvais.

**C**AMBYSE venoit de succéder au trône de Cyrus le Grand, son père, Roi de Perse. Ce Prince nourrissoit depuis longtemps une haine mortelle contre Tygrane, Roi d'Arménie, qui lui avoit enlevé la jeune Ismene, Princesse que la loi des combats avoit fait tomber au pouvoir de Cyrus, & dont l'hymen devoit associer le sort à celui de Cambyse son fils. Les premiers soins du nouveau Monarque furent de tirer vengeance de cette injure. Ce Prince aussi cruel que vindicatif, ne bornoit point les projets de son ressentiment, à porter le fer & la flamme dans les Etats de son ennemi. Il desiroit encore se rendre maître de la personne de cet ennemi & de sa famille, afin de les livrer aux tourmens que sa fureur leur préparoit. Mitrane fils aîné de Cambyse, est chargé par son père de mettre à exécu-

tion ce projet de vengeance. Il s'en acquitte avec peine , parce que son cœur est sensible & généreux. Il cherche même à retarder la ruine d'un Monarque qui , sur la foi d'anciens Traités , vivoit paisible , & ignoroit jusqu'alors combien étoit implacable la haine de son rival. Mais les ordres réitérés de Cambyse , qui vouloit être obéi , obligent Mitrane à ne plus écouter què les loix de la guerre. La valeur de ce Prince & les forces de Perse qu'il commande , lui livrent bientôt Tygrane entre les mains. Arsene fils de ce Monarque , & Apamie sa fille , dignes par leurs vertus & leur courage d'un meilleur sort , tombent également , après plusieurs incidens , au pouvoir de Cambyse. Le farouche Tyran veut d'abord livrer toute cette famille aux flammes d'un bûcher ; mais , par un raffinement de cruauté digne de lui , & pour paroître condescendre aux prières du jeune Vainqueur , qui implore sa clémence , il consent à se contenter d'une seule victoire. Il accorde la vie à Tygrane , à condition que ce Prince infortuné choisira lui-même cette victime entre son fils & sa fille : Incident qui a donné à l'Auteur occasion de peindre le trouble & les agitations d'un malheureux père , forcé de vouer à la mort la plus

cruelle , un de ses enfans. Cette situation offre aussi un combat très-touchant entre un frère & une sœur , pour déterminer le choix fatal du père. La belle & vertueuse Apamie parvient enfin à fixer ce choix sur elle. Le fils de Cambyse ajoute à l'intérêt que l'on prend à cette scène par les sentimens de générosité qu'il fait paroître. Ce jeune Prince n'avoit cessé d'inspirer les mêmes sentimens à Cambyse son père ; mais voyant tous ses efforts inutiles & la victime prête à être jetée sur le bûcher allumé , il n'écoute plus que son désespoir. « Eh bien , s'écrie-t-il en » adressant la voix au Tyran , assouvis » ta haine. Pour moi , qui ne me par- » donnerois jamais d'en avoir été le pre- » mier ministre , je vais dérober ma vie » aux remords. Et si tu prends plaisir à » voir mourir les enfans aux yeux de leur » père , jouis du bonheur de voir expirer » le tien dans les flammes. » Soudain il court vers le bûcher. Le peuple pousse des cris d'indignation & de douleur , & Cambyse lui même , frappé au seul endroit où son ame étoit encore sensible : » arrête , dit-il , ô mon fils ! arrête ; res- » pecte tes jours , & je fais grâce à toute » cette famille. » Le peuple applaudit à

cette nouvelle inattendue , par des acclamations multipliées.

L'Auteur auroit pu rendre le fils de Cambyse amoureux d'Apamie , fille de Tygrane ; mais il a bien senti que cet amour eût affoibli l'exemple de générosité que donne ici le vertueux Mitrane.

Cette nouvelle est la sixième du Décaméron françois , & la première du tome II. L'Auteur, en employant dans cette Nouvelle , ainsi que dans les précédentes , le style grave de l'histoire, a su , suivant les situations qu'il avoit à peindre , animer ce style par le ton du sentiment ou le cri des passions.

*Observations sur le Cartésianisme moderne , pour servir d'éclaircissement au livre de l'Hypothèse des petits tourbillons , par M. de Keranflech , vol. ix-12 de 136 pages. A Rennes, chez Julien-Charles Vatar, Libraire.*

Il y a deux cartésianismes , l'ancien & le moderne. Le premier , nous dit M. de K. dans son discours préliminaire , consiste dans le système des tourbillons de Descartes , avec ses trois matières, subtile , globuleuse & rameuse , que ce philosophe crut suffisantes pour rendre raison de tout



tout ce qu'il voyoit dans le monde. Ce système mis en comparaison avec l'ancienne philosophie, l'emporta d'abord; mais il fut peut-être plus redevable de son triomphe & de sa vogue au ridicule du péripatétisme, qu'à son propre mérite; car, après la défaite de ses ennemis, quand'on l'a examiné à son tour, on l'a trouvé bien imparfait. La raison & l'expérience l'ont désavoué dans le détail, & il n'a pu soutenir la réputation qu'il s'étoit faite. Il a eu, continue M. de K., des ennemis qui ont fait remarquer ses défauts; & il a eu des amis qui l'ont heureusement rectifié. Ceux-ci ont vu que Descartes, au lieu d'imaginer ses trois matières, auroit dû approfondir l'idée du tourbillon, & porter dans ses détails un mécanisme lumineux qu'il avoit aperçu dans l'ensemble de l'univers. En conséquence, ils ont subdivisé les grands tourbillons en d'autres infiniment petits, composés d'autres encore indéfiniment moindres, & pareillement composés d'un ordre de subalternes; ainsi de suite à l'infini; autant qu'il a plu à Dieu de pousser la division de la matière. Cette idée n'est point une nouvelle hypothèse ajoutée à celle de Descartes. C'est une extension de celle-ci, un développement de son système qui le

perfectionne sans le composer. C'est enfin cette transformation des trois matières cartésiennes en petits tourbillons de divers ordres, qui fait ce que M. de K. appelle ici le *cartésianisme moderne*. Cette transformation s'est faite par degrés. D'abord le père Malbranche réforma le second élément de Descartes; il substitua aux globules durs, de petits tourbillons de matière subtile. Privat de Molières imagina les petits tourbillons composés; & substitua aux élémens du premier cartésianisme, trois ordres de petits tourbillons enboîtés les uns dans les autres. Degamaches, au lieu de trois ordres, en supposa à l'infini. D'autres Académiciens ont adopté cette supposition, & l'ont sagement employée en différens morceaux de physique. Du reste, il en est de cette supposition comme de la plupart des systèmes philosophiques. Les uns l'approuvent, & les autres la condamnent, sans pouvoir donner des raisons décisives de leur sentiment.

M. de K. a tâché de faire voir dans son livre de *l'hypothèse des petits tourbillons*, que cette hypothèse s'applique heureusement à tous les phénomènes de la Nature; qu'il ne faut qu'en suivre le développement pour expliquer tous les effets, & que c'est sur ce fondement qu'il convient

de bâtir, si l'on veut construire une bonne physique ; mais l'Auteur qui a composé cet ouvrage pour les personnes très-instruites, y a supposé des connoissances que tout le monde n'a pas, & cependant nécessaires pour bien entendre ce petit écrit. C'est ce qui l'a porté à publier les observations que nous venons d'annoncer, M. de K. y donne une notion sensible du cartésianisme moderne ; il y explique ses principes par des figures, & les expose avec assez d'ordre & de clarté, pour que ceux mêmes qui n'ont pas le livre de *l'hypothèse des petits tourbillons*, puissent voir la fécondité & les avantages de ce système.

Le livre de *l'hypothèse des petits tourbillons*, se trouve chez l'Imprimeur des *Observations sur le cartésianisme moderne*, avec *l'Essai sur la raison & autres ouvrages du même Auteur*.

*Oeuvres de Charles Dumoulin*, nouvelle édition en cinq volumes *in folio*, proposés par souscription. A Paris, chez Desprez, Imprimeur, rue St Jacques. A Avignon, chez Garrigan, Imprimeur, Place St Didier.

On ne publie encore que le *prospectus* de cette nouvelle édition. Ce *prospectus*

nous présente les principaux traits de la vie de Charles Damoalin. L'Éditeur, après nous avoir peint l'héroïsme de caractère de ce célèbre Jurisconsulte, ajoute que » la force de son génie en attei-  
 » gnit, & surpassa peut-être l'élévation.  
 » Son cœur fut comme le foyer où les  
 » traits de lumière de son esprit se réu-  
 » nirent, se concentrèrent, se changèrent  
 » en traits de flamme; ses connoissances  
 » s'ennoblirent par ses vertus, & ses pen-  
 » sées se colorèrent du sublime de ses sen-  
 » timens. »

» Son vaste génie parcourut tout l'Em-  
 » pire de la Jurisprudence, & l'on dirait,  
 » en le suivant, qu'il a posé les dernières  
 » limites du droit françois, du droit ro-  
 » main, & du droit canonique.

» Quelle immense érudition ne brille  
 » pas dans ses écrits ! Quelle étude ! Quel  
 » travail ! Quelles profondes recherches !  
 » Il offre en même temps à l'avidité du  
 » Lecteur, tous les trésors des connois-  
 » sances humaines, les faits de l'histoire,  
 » le sens des livres sacrés, le fil de la  
 » tradition, les dogmes de la théologie,  
 » les principes de la métaphysique, les  
 » maximes de la morale & les règles de  
 » la critique. L'universalité des sciences  
 » semble être à sa solde ; & dans une

» seule tête , se réunissent les lumières de  
 » tous les Savans , l'expérience de tous  
 » les siècles , & les loix de tous les  
 » pays.

» Au jugement le plus solide , Du-  
 » moulin associe la dialectique la plus  
 » exacte. L'on sent , en lisant ses ou-  
 » vrages , cette impression vive qui sub-  
 » jugue & qui entraîne. L'on voit , pour  
 » ainsi dire , croître le jour de l'évidence ,  
 » jusqu'à cette plénitude de lumière ,  
 » qui éblouit les yeux , & qui force la  
 » conviction de l'esprit le plus obstiné.  
 » Qu'on relise donc sans cesse les pro-  
 » ductions de cet Auteur incomparable.  
 » Qu'on les médite sans cesse. Que sans  
 » cesse l'on en fasse d'utiles extraits. Tel  
 » étoit le conseil que donnoit à son fils  
 » l'illustre d'Aguesseau.

» C'est avoir fait de grands progrès dans  
 » le droit , que de sentir le mérite de Du-  
 » moulin , & c'est les rendre durables ,  
 » que de s'approprier ses écrits , en les  
 » gravant dans sa mémoire.

» Ainsi qu'un chêne antique élève sa  
 » tête orgueilleuse sur tous les autres ar-  
 » bres ; ainsi ce grand homme domine &  
 » regne sur tous les autres Jurisconsultes.  
 » Il jouit de son vivant même , d'une ré-  
 » putation que l'envie de ses contempo-

## 78 MERCURE DE FRANCE:

» rains ne put affoiblir. L'autorité de ses  
 » décisions l'emporta sur celle des Arrêts,  
 » ou du moins elle la balança : Telle la  
 » raison de Socrate prévaloit dans Athè-  
 » nes sur celle de l'Aréopage. » C'est sans  
 doute ce qui avoit énorgueilli Dumour-  
 lin ; mais son orgueil , quoique juste à  
 bien des égards , se montroit trop à dé-  
 couvert , & lui suscita bien des chagrins.  
 Pouvoit-on en effet supporter patiem-  
 ment qu'un homme s'appelât *le Docteur*  
*de la France & de l'Allemagne* , & qu'il  
 mît à la tête de ses consultations : *moi qui*  
*ne cede à personne , & à qui personne ne*  
*peut rien apprendre ?*

L'éloge de ce Jurisconsulte , dont nous  
 avons cité quelques traits , pouvoit être  
 écrit dans un style plus simple ; & cet  
 éloge n'auroit fait que plus d'impression  
 sur l'esprit du lecteur , qui n'apperçoit  
 souvent que l'auteur de l'éloge , au lieu  
 du Jurisconsulte qu'il voudroit connoître.  
 La collection de ses écrits est divisée dans  
 la nouvelle édition , faite d'après celle de  
 1681 , en trois parties. La première traite  
 du droit françois ; la seconde , du droit  
 romain ; & la dernière , du droit cano-  
 nique. La première division contient les  
 deux premiers volumes ; la seconde , le  
 troisième ; & la dernière , le quatrième &  
 le cinquième.